

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE !

Le problème mis à l'ordre du jour est si complexe ! La vie est tourmentée, dispersée. Elle ne favorise pas la méditation. Le temps consacré à celle-ci reste mesuré. Pris à court — et on l'est constamment de nos jours — je m'abandonne à quelques réflexions « naïves ».

Au terme « naïf » nous donnons facilement un sens péjoratif : propos candides, ingénus et un peu sots. La naïveté semble également avoir un côté positif. Elle procède du simple et du naturel.

« Liberté, liberté chérie ! »

Vox populi, vox Dei.

Que chérissons-nous, un mythe, une illusion, un mirage ? Chérir ne saurait nous induire en erreur, nous mener vers un irréel purement imaginaire.

Nous chérissons la liberté de tout notre être. Avec le qualificatif « chérie » elle fait un. Sans lui, elle ne peut exister. Par là elle prend corps à nos yeux.

C'est là, dirions-nous volontiers, une donnée immédiate de la conscience.

Tout ce qui rompt ce lien naturel, lui fait violence, n'est qu'abstraction.

Nous aspirons à la liberté encore plus que nous la chérissons. Elle est devant nous dans l'avenir, et nostalgique, vers elle va notre regard. Mais chérir et aspirer sur le plan spirituel veulent dire, au fond, la même chose.

Nous aspirons à la liberté comme nous aspirons à la paix. Nous les chérissons de la même manière. L'une et l'autre se

situent au delà des faits de la vie quotidienne. L'enseignement venant de ces faits repose sur le temps écoulé. Il n'a pas de prise sur l'avenir. La Paix est tout autre chose que la suspension momentanée du cliquetis d'armes ou que les traités de paix boiteuse signés dans les chancelleries. Elle se situe sur un autre plan. Il en va de même de la Liberté. Toutes deux échappent à l'étreinte du passé. Elles regardent l'avenir, cet avenir auquel, par delà la *matérialité* des faits, nous sommes appelés, cet avenir que nos aspirations profondément humaines créent et ouvrent, toujours à nouveau, tout grand devant nous.

Libre est le vol de l'oiseau. Libre est le vent. Ah ! je respire à nouveau librement. La voie est libre. La voie de la vie est à nouveau libre devant nous. Libre comme l'air. La liberté est essentiellement « aérienne », dirions-nous en empruntant ce terme à M. Bachelard. Elle est route aérienne. A cette route nous sommes appelés à accéder.

Mais jusqu'à la roue libre d'une bicyclette, et jusqu'au papier libre, non-timbré.

Légère comme le zéphyr, la liberté est impalpable. Entre nos mains, livrée aux instruments de nos mesures et de notre pensée discursive elle s'effrite, ou plus exactement, elle passe au travers. Cela ne fait que mettre en évidence sa vraie nature.

Aérienne, elle n'a pas à connaître, dans son dynamisme, l'alternative du oui et du non. Elle échappe aussi bien à l'affirmation qu'à la négation. La notion de libre arbitre opposé au déterminisme la fausse tout autant que celle du déterminisme lui-même. Elle ne comporte point l'idée de pouvoir faire tout ce qui vous plaît ou n'importe quoi, ni même peut-être, à ses origines premières, celle de choisir librement.

A première vue, rien en elle qui, en fait, rappelle des limites, ni, au pôle opposé, ce qui est illimité. Sur le plan pratique, d'elle-même elle reconnaît des excès. « Des paroles un peu trop libres », il eût été préférable de ne pas les prononcer. Elle n'abdique pas pour si peu. Et toujours à nouveau elle ouvre l'horizon de l'avenir devant nous.

L'obligation d'emprunter les passages cloutés ne la met

point en cause. C'est une obligation consentie librement. Il en existe d'autres.

Celui qui commet une action répréhensible serait-il déterminé, celui qui est appelé à la juger le serait tout autant. Rien de changé dès lors à la relation qui les lie l'un à l'autre, ni aux problèmes qu'elle comporte.

« Je suis libre de faire ce qui me plaît » (mais non ce que je dois), nous arrive-t-il de dire dans la vie courante. Cette expression sera souvent accompagnée d'un mouvement de mauvaise humeur à l'égard d'autrui. Elle traduira un caprice, une réaction d'opposition, un abus arbitraire de pouvoir, d'un avantage, d'une situation. Elle signifiera une rupture plus qu'un élan vers autrui. « Libre à vous de faire ce qu'il vous plaît » et, ce disant, je me détourne intérieurement de mon interlocuteur ; je n'ai pas réussi à établir un lien avec lui, j'abandonne la partie, je le laisse faire.

De la controverse entre le libre arbitre et le déterminisme, ce qu'il faut retenir, c'est la façon dont elle se pose devant notre pensée. Instinctivement nous donnons la priorité à la liberté : le problème du libre arbitre et non du déterminisme. En philosophie, il est plus important parfois de méditer sur la forme sous laquelle se pose le problème que de rechercher à tout prix, après avoir ramené le problème au rang d'une simple question, une réponse à ce qui, en dernier lieu, n'est peut-être qu'un pseudo-problème. L'âme est-elle immortelle, et non, est-elle mortelle ? Elle n'est peut-être ni l'un ni l'autre. Mais le fait même que le problème se pose devant nous sous forme de l'immortalité de l'âme peut être riche en enseignement, servir, sur le plan phénoménologique, de poteau indicateur. Il existe des phénomènes qui sont appelés, en regard des antithèses rationnelles, à rester éternellement « problématiques ». Ce qui compte alors, c'est la façon dont se pose le problème.

La liberté n'est peut-être primitivement liée ni à l'action ni au choix. Elle crée seulement un « climat » particulièrement propice que rien ne saurait surpasser. L'être humain y trouve son plein épanouissement. Il respire à pleins poumons, il se

sent libre comme l'air. A la faveur de ce climat, il prend conscience de sa destinée, de sa vraie vocation. Il naît ainsi à la vie, dans toute son ampleur. Il sait qu'il doit s'y chercher, qu'il doit peser la portée de ses actes. Non ces actes sont libres, mais vers la liberté ils doivent nous mener. Liberté, liberté chérie !

Le joug, la contrainte, l'oppression, l'hostilité, la haine, du dehors, — l'inhibition, l'angoisse, le remords, la lassitude, du dedans, viennent entraver la liberté. « Qu'on doit être libre quand on est débarrassé de ces idées », me disait encore hier une malade obsédée. « Une prison, dût-elle se confondre avec l'univers, nous est intolérable », écrivions-nous dans *Le Temps vécu*.

La volonté se forge au contact des obstacles, la liberté se révèle à elle-même au contact des contraintes.

Le langage connaît la locution « libre de... ». Libre de préjugés, libre de préoccupations mesquines, mais non — évidemment ! — de bonnes intentions.

Des entraves, il y en a partout. Il y en aura probablement toujours. Ce n'est point là une négation de la liberté. L'opposition n'est point linéaire. Elle comporte une différence de niveau. Contrainte ou inhibition pèsent sur nous ; elles barrent la route, nous saisissent à la gorge, nous imposent des limites, nous emprisonnent. Nous les vivons dans leur *matérialité*. La liberté reconquise, dans sa *spiritualité* impalpable, s'élève au-dessus. Aérienne, elle ouvre l'infini devant nous. La voie est libre.

Nous rejoignons par là ce que, dans *Le Temps vécu*, nous disions sur l'asymétrie foncière du Bien et du Mal. Et notre vie intérieure ne peut être assimilée à une simple succession, à un passage d'un état à un autre. Elle comporte à tout instant, en fonction du signe des phénomènes qui la dominent, « un mouvement oscillatoire ». Elle va d'un plan à un autre. Ces plans s'étagent de « bas » en « haut ». Et la vision du monde change entièrement en fonction du plan sous lequel on se trouve. Matérialité des contraintes, des entraves ; besoin foncier

de s'en libérer, aspiration vers la Liberté qui plane dans les sphères aériennes.

Ce n'est qu'une fois cette vision de la Liberté acquise que nous pouvons discuter des réalisations pratiques de la liberté et envisager même peut-être les modifications que subit *l'idée* que l'on se fait de la liberté, au cours de l'histoire. Ce ne sont là dans le meilleur des cas que des asymptotes. La Liberté procède de l'éternel.

Spirituelle, dynamique par essence, la liberté n'est vécue qu'*in statu nascendi* pour ainsi dire. En l'espace d'un instant, court comme l'éclair. Mais cela suffit amplement. La luminosité de l'éclair dissipe les ténèbres.

Les atroces années d'occupation et de nazisme ont bien été des *années*, et quelles années ! Après elles, avec quelle allégresse nous avons vécu les journées de la Libération. Des journées ? Des minutes ? Qui saurait le dire ? Un instant peut-être seulement. La dure réalité est venue si vite à nouveau exercer son emprise, dissiper nos naïves « illusions », nos chères illusions, nous tirer vers le bas. Ce court instant nous a permis pourtant de mesurer toute la portée de la « libération ».

Dans la liberté il n'y a jamais du tout fait. Elle n'a pas de durée mesurable. Elle s'acquiert toujours à nouveau. Être libre n'est rien, se libérer, devenir libre, aspirer à la liberté est tout.

La liberté s'élève au-dessus du commerce entre hommes, au-dessus du plan social comme au-dessus du plan psychologique au sens strict du terme. Elle est un bien commun, elle ressortit à la fondamentale solidarité humaine. Elle procède de la communion entre êtres humains et la crée. En elle la dignité humaine, bien suprême, trouve son fondement. Elle ne peut empiéter sur celle du voisin, tous étant appelés à y participer. Un homme libre peut, sur le plan matériel, susciter un mouvement d'envie, sur le plan spirituel il nous fait participer à sa liberté. Les artistes, les poètes, les penseurs, les savants non seulement enrichissent la vie de leurs œuvres, mais nous font encore participer à leur libre élan créateur. C'est là peut-être

avant tout la source du sentiment de gratitude humaine à leur égard. Lorsqu'un seul homme est enchaîné, aucun être humain n'est libre.

La pensée discursive se complaît dans de simples opérations arithmétiques. Elle arrive à supprimer la liberté et croit se trouver en face du déterminisme fondamental. Pour l'être humain, au cas où la liberté viendrait réellement à disparaître — ce que du reste il ne peut admettre — la vie deviendrait morne : il n'aurait plus rien à y chérir.

Liberté, liberté chérie ! Tu existes puisque nous sommes faits pour te chérir. Pour toi nous voulons vivre. Pour toi aussi nous sommes prêts à mourir.

Eugène MINKOWSKI (Paris).